



BANQUE COMMUNE D'ÉPREUVES

Code épreuve :

304

Conception : E.S.C.P. – EUROPE

ETUDE & SYNTHÈSE DE TEXTES

**OPTIONS : SCIENTIFIQUE, ECONOMIQUE, TECHNOLOGIQUE,
LETTRES & SCIENCES-HUMAINES**

MERCREDI 11 MAI 2011 de 8 h. à 12 h.

Vous présenterez, en 300 mots (tolérance de 10% en plus ou en moins), une synthèse des trois textes ci-après, en confrontant, sans aucune appréciation personnelle et en évitant autant que possible les citations, les divers points de vue exprimés par leurs auteurs.

Indiquez, en fin de copie, le nombre de mots utilisés.

Il n'est fait usage d'aucun document ; l'utilisation de toute calculatrice et de tout matériel électronique est interdite.

Texte 1

Si le XXe siècle a été un siècle de déplacements de population, l'avenir sera un avenir de migrations et de communication.

Il y eut les déplacements de population dus aux guerres, aux persécutions, aux exodes, aux regroupements opérés au nom de communautés prétendument pures ou viables. On connaît, bien sûr aussi, les mouvements d'immigration et d'émigration à la poursuite du travail et du bien être. Plus récemment s'est ouvert le temps du tourisme et des transports de masse. L'industrie touristique est aujourd'hui la première industrie du monde ; 500 millions d'êtres humains se déplacent chaque année pour le loisir. Ils seront un milliard à le faire vers 2010.

Tout cela jette quelques doutes sur les notions de sédentarité et d'appartenance et nous confronte à la nécessité de repenser l'identité : qui suis-je, qui êtes-vous, qu'est-ce qui nous caractérise ?

Dans un monde où le déplacement devient la norme, une nouvelle catégorie doit se substituer à celle de sédentarité : celle que l'anthropologue James Clifford nomme la « sédentarité-dans-le-voyage ». Elle est déjà le lot des hommes d'affaires et des commerciaux, des routards, des touristes et des journalistes, du jet set de la société mondaine si bien nommée. Mais elle est aussi le lot des immigrés autour des grandes villes et des retraités dans les lieux de villégiature qu'ils colonisent.

Vivre dans cet « état de déplacement », cela signifie appartenir à plusieurs endroits et plusieurs mondes à la fois, parfois très distants. Une nouvelle pensée des phénomènes de diaspora devient nécessaire.

La diaspora, c'était une manière de rapporter des lieux séparés à une seule et unique communauté, mais le retour était interdit et la relation au foyer commun reposait sur la nostalgie. Désormais, à travers une circulation incessante de gens, d'argent, de biens, d'information, à travers voyages et communications, du téléphone à Internet, des individus peuvent appartenir à plusieurs communautés, celle où ils sont arrivés comme migrants et celle dont ils proviennent comme immigrés.

La diaspora devient une forme de subsistance à travers des appartenances multiples. Il y a ainsi une diaspora chinoise, une diaspora palestinienne, une diaspora mexicaine, une diaspora turque, une diaspora algérienne. Cela induit des relations flexibles et modulables d'appartenance aux communautés, comme si les gens ne voulaient pas mettre tous leurs oeufs dans le même panier, comme s'ils voulaient avoir des citoyennetés multiples, pouvoir prendre certaines choses d'une communauté sans les prendre toutes et sans avoir à abandonner tous leurs engagements envers d'autres communautés. Ce sont des manières complexes de séjourner à un endroit et de rester lié à d'autres.

Ces diasporas nouvelles sont, évidemment, un défi aux rigidités des États-nations, mais elles s'opposent tout autant aux rigidités locales en dé-localisant en quelque sorte le local. S'esquisse ainsi d'ores et déjà une mondialisation « par en bas » qui contrebalance la mondialisation « par en haut » que pratiquent les groupes de production et les gouvernements.

Notre notion de l'identité demande, elle aussi, redéfinition. Nous vivons encore largement sur l'idée d'une identité bien établie et fixe, construite autour de quelques repères stables : une langue, des traditions et valeurs partagées, une famille, une communauté et un milieu géographique. L'idée d'intégration républicaine constitue, pour l'essentiel, une rationalisation de cette vision : au poids des traditions et de la nature, elle substitue le volontarisme de l'appartenance réfléchie.

Les contacts et échanges qui se multiplient, les déplacements qui deviennent un état doivent nous conduire à penser non plus en termes d'accession à des identités et cultures fixes, mais d'ajustements et de négociations aboutissant à des identités dynamiques et flexibles. Des personnes en déplacement se rencontrent en des lieux qui sont des zones de contact où elles établissent des relations impliquant conflit, inégalité, exposition à autrui et transaction.

De Gizeh à Disney en passant par La Villette, les hauts lieux du tourisme et du loisir sont de telles zones de contact. Comme le sont les grands centres urbains ou commerciaux, les musées, comme le sont les espaces de la communication électronique.

Dans les États nations qui sont provisoirement encore les nôtres, ces évolutions sont vues comme des menaces : elles fragiliseraient les identités et mettraient en cause la pureté des cultures. On reconnaît là un discours apeuré et un discours de la peur, largement répandu par-delà les clivages politiques : tel est aujourd'hui le discours de l'universalisme républicain, souvent bien proche de celui de la défense intégriste des identités traditionnelles ou patriotiques.

Encore faudrait-il que ces identités fixes et intégrées, construites autour d'une langue, d'un sol, de croyances partagées, et, pourquoi pas, d'une race, ne soient pas des fictions. Déjà, par le passé, les gens étaient d'ici et d'ailleurs, déjà, ils regardaient autour d'eux, ils avaient des relations compliquées aux lieux où ils vivaient, à leurs voisins. Peut-être n'avaient-ils simplement même pas besoin de revendiquer leur identité, de se situer en termes d'identité ou de culture ?

Les identités contemporaines changent : elles deviennent plus modulables et flexibles ; elles sont dynamiques aussi, et cela constitue en fait leur force. Qu'on songe à la capacité des peuples colonisés à se réinventer après avoir subi les assauts militaires, idéologiques, culturels

et politiques de la colonisation. Qu'on pense à la vitalité identitaire des populations émergeant des empires socialistes.

Les identités reposent, en fait, sur l'agencement délicat et instable de processus hétérogènes. Elles sont affaire de négociations, le résultat temporaire de la rencontre de processus d'identification qui marchent plus ou moins bien ensemble. C'est pour cela qu'une identité est forcément problématique, qu'il y a des conflits et des névroses identitaires : nous n'en finissons pas de nous y retrouver (ou de tenter de nous y retrouver) entre l'image du père, la langue de la mère, les territoires que nous avons arpentés, les groupes où nous sommes plus ou moins volontairement entrés, les rencontres que nous ne cessons de faire. Nous y passons même toute notre vie. [...]

Yves Michaud, « Des identités flexibles »,
article publié dans *Le Monde* daté du 24 octobre 1997.

Texte 2

On peut espérer que, dans le nouveau monde global, les peurs se vainquent par les murs, mais, généralement, l'expérience prouve plutôt le contraire. Les barrières cristallisent les différences. On peut d'ailleurs se demander dans quelle mesure ces nouveaux murs ne sont pas une conséquence indirecte de la mondialisation, illustrant, sur le mode spatial, ce « processus de fragmentation » sociale fort bien analysé par les sociologues. Il faut y insister quelques instants car il y a là un phénomène lourd d'avenir. Loin d'être la première aux yeux des spécialistes, l'actuelle mondialisation, qui reste essentiellement financière et technologique, n'est pas sans conséquence sociale et, ce faisant, territoriale. Les capitaux circulent toujours plus vite, les produits s'échangent plus facilement, même les « idées » se diffusent (via Internet), mais les hommes restent ce qu'ils sont. L'argent sera toujours plus mobile qu'eux. Il se pourrait même qu'il puisse désormais se passer d'eux. L'illusion d'une « planète plate » (selon le titre d'un best-seller de Thomas Friedman¹) paraît crédible aux yeux de certains idéalistes ; en vérité, cette uniformisation cache bien des surprises. La plupart de celles-ci avaient déjà été envisagées dès le XVIII^{ème} siècle, au moment même où se mettaient en place, avant Adam Smith, les doctrines favorables au « doux commerce ». Montesquieu, pour ne citer que le plus brillant, rappelait, en faisant l'éloge du commerce, que l'échange, s'il pouvait être utile pour rapprocher les nations, devenait en revanche plus ambigu dans les relations entre les individus. « Si l'esprit de commerce unit les nations, il n'unit pas de même les particuliers » (*De l'Esprit des lois*, XX, 2). Il tend même à les séparer en en faisant des rivaux. En admettant que le monde mondialisé tende à n'être plus qu'un village global d'acteurs unis par les liens de l'échange, il se peut bien qu'il réunisse à terme un ensemble d'individus de plus en plus méfiants les uns à l'égard des autres. Au regard même de ses défenseurs, ce processus de libre-échange généralisé, loin de favoriser les relations entre les individus, en conduit d'ailleurs de plus en plus à se replier d'ores et déjà sur des identités réelles ou imaginaires qui les rassurent. Le retour des thématiques « mémorielles » en témoigne en Occident. Certains murs accompagnent ce repli sur soi. Mais c'est surtout à travers les nouvelles politiques économiques de dérégulation, dont l'efficacité n'est pas en question, que l'on peut mieux saisir les causes de ce processus d'encastement².

Dans *Après l'État-nation*, Habermas écrivait que, en « mettant fin au compromis constitutif de l'Etat social, on fait resurgir les crises qu'il avait permis de contenir. D'où la réapparition des frais sociaux qu'une société libérale risque d'être incapable de supporter ». Parmi ces

¹ Journaliste américain éditorialiste au *New York Times* (né en 1953), auteur de *The World Is Flat : A Brief History Of The Twenty-first Century* (Farrar, Straus and Giroux, 2005)

² *Encastement* : néologisme désignant la propension à s'enfermer dans des lieux fortifiés.

« frais sociaux », il faut évoquer cet accroissement nouveau des disparités sociales, moins entre pays pauvres et pays riches (car la mondialisation a eu pour effet de les diminuer), mais au sein même des pays, et notamment les pays riches. Il entraîne des phénomènes d'anomie sociale, de violence, et, en contrepartie, des besoins de protection de plus en plus vifs ; et donc de murs. Loin de n'être qu'une péripétie, le phénomène d' « encastement » devrait normalement se diffuser, notamment dans les pays occidentaux, si ces politiques se poursuivent. On peut en avoir un premier aperçu, y compris au sein même de l'Union européenne, en constatant que certains territoires commencent à échapper aux autorités légales du fait même de ces politiques de dérégulation. Les spécialistes de criminologie savent bien, par exemple, qu'avec la mondialisation les mafias n'ont jamais connu un tel essor dans le monde depuis vingt ans. Par leur puissance, elles contrôlent désormais des zones qui sont de moins en moins sûres et entraînent des besoins accrus en matière de protection. Sur leurs terres, ces nouveaux « barons » rétablissent, à leur profit, le vieil adage de Beaumanoir³ : « Chaque baron est souverain en sa baronnie. » Une sorte de nouvelle féodalité — postmoderne, s'entend, car il faut se défaire de tout parallèle qui pourrait se révéler fort au désavantage de notre époque — émerge sous nos yeux ; une nouvelle ère de repli, un néo féodalisme masqué par un environnement high-tech. Les « murs invisibles » que bâtit ce dernier, et qui entraînent en retour des murs bien visibles de protection, seront plus délicats à abattre encore que ceux de béton. L'indifférence, voire le fatalisme, à l'égard des murs (visibles ou invisibles) qui s'érigent témoigne d'ailleurs de l'esprit d'une époque. Les Modernes vont-ils basculer dans un monde nouveau, hérissé de tours et de fossés ? Faut-il oser rappeler la leçon de bon sens délivrée en son temps par Isaac Newton : « Les hommes construisent trop de murs et pas assez de ponts » ?

Jacques de Saint Victor, « Le retour des Murs : une mondialisation fermée ? », publié dans *Cités* n° 31 (« Murs et frontières »), Paris, PUF, 2007.

³ *Beaumanoir* : juriste français du XIII^{ème} siècle.

Texte 3

Le petit-bourgeois s'est jugé libéré quand l'air du temps a cessé de discerner entre les classes, entre les sexes, entre l'œuvre et le produit, entre le rouge et le noir, entre l'info et la com', le fric et le chic, la scène et la salle, la chose et son annonce. Et l'ennui naquit bientôt de l'embrouillamini. L'autre a disparu, et avec lui le fouet du négatif. Narcissisme généralisé. Je ne doute pas qu'on ne réduise un plaidoyer pour la frontière à une apologie de l'arbalète quand pointe l'arquebuse ou de la ligne Maginot quand se pointent les panzers. On me fera observer que Google, l'Institut Pasteur et le Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat, sans oublier, mais pour des raisons très différentes, les studios d'Hollywood, modélisent et calculent par-dessus l'horizon. Vous ne savez donc pas, mon pauvre monsieur, que les « biens culturels » dématérialisés partout nous tombent du ciel sans papier ni celluloïd ni ruban magnétique ? Avouons-le : les cultes combinés du gadget et de Gaïa donnent un air d'évidence au dogme sans-frontiériste, sans quoi il n'aurait pas conquis les *hearts and minds* des ravis de la crèche, angelots et serins. Si le dossier noir de la frontière traîne partout (du style : « le nationalisme, c'est la guerre ! »), le sans-frontiérisme humanitaire excelle à blanchir ses crimes. Mieux : il a transformé un confusionnisme en messianisme. Il a habillé en révolution une contre-révolution. Retournons-lui sa méchanceté polémique avec une avoinée d'*ismes* (le juste envers de ces souverainisme, jacobinisme, culturalisme, relativisme et autre cynisme, dont il affuble lui-même les empêcheurs de se singer en rond).

En avant, les bonnets d'âne ! Qu'est-ce que le sans-frontiérisme ?

— Un *économisme*. En épousant le *global marketplace*, en « internalisant » l'économie d'échelle et de gamme, en conférant à la libre circulation des capitaux et des marchandises, bizarrement censée exclure celle des violences, l'*aura* du bon cœur et d'une communauté des destins, il déguise une multinationale en une fraternité. Et donne le coup de pied de l'âne au politique englué dans sa glèbe par la contrainte électorale. Il avalise le moins d'Etat en masquant son corollaire : un plus de mafia ; donne un lustre de générosité à la loi du plus fort ; et couvre d'un manteau de compassion dérégulations et privatisations. Portées par la finance baladeuse, l'écriture numérique et l'universalité du *bit*, nos sociétés *off shore* s'en lèchent les babines. *Sponsors* garantis. *Charity business* au top.

— Un *technicisme*. Un outil standard n'a ni latitude ni longitude. Mon dernier modèle aura une durée de vie brève, mais se retrouvera partout en un tournemain. Le standard Unicode, susceptible de coder toutes les écritures (y compris vos milliers de *kanjis*⁴), s'impose à tous les ordinateurs. Cette *hubris* robotique qui veut se donner pour une métaculture mondiale, numérique et fibre optique aidant, finira par confondre le posthumain avec le feu follet.

— Un *absolutisme*. Le délinquant n'intériorise pas la notion de limite. Le prophète non plus. Ni le pseudo-savant. Ces trois lascars ont en commun de s'extra-limiter. C'est parce qu'ils ont réponse à tout et se croient partout chez eux qu'ils sont des hommes dangereux. Le missionnaire à l'étoile comme l'inquisiteur à turban et le charlatan en blouse blanche ignorent la sagesse des choses finies. Ainsi font les religions universelles, qui s'abandonnent à leur pente vers l'infini — au lieu de la remonter. L'arabisant André Miquel ne détecte pas la frontière en Islam encore aux approches de l'an mille. Il y est question de mouvances, non de territoires (frontière naturelle, mais floue, du Sahara ; mobile et disputée en Espagne et avec Byzance, mais toujours irritante et illégitime). Selon le droit coranique, le monde serait partagé entre *dar-el-islam*⁵ et *dar-el-harb* (le pays de la guerre). Entre les deux, une frontière ne saurait être qu'une halte. La monnaie de l'absolu ? Aucun esprit laïc ne peut accepter cette

⁴ *Kanjis* : terme désignant certains caractères utilisés dans l'écriture du japonais. Dans cette phrase, l'auteur s'adresse directement au public japonais devant lequel il a prononcé le texte de cette conférence en mars 2010.

⁵ *Dar-el-Islam* : le pays de l'Islam, celui où les croyants peuvent vivre en paix.

prétention à l'omnivalence planétaire, que ce soit celle de l'*oumma*⁶ néomédiévale ou de l'Occident néomissionnaire. La première valeur de la limite, c'est la limitation des valeurs.

— Un *impérialisme*. Puisque l'empire ne s'oppose pas au royaume par sa masse géographique, mais par ceci qu'il impose des limites aux autres, non à lui-même. La nouvelle Rome reprend la devise de l'ancienne, signé Ovide : « Aux autres peuples a été donné un territoire limité : la ville de Rome et le monde ont la même étendue⁷. » L'Organisation du traité de l'Atlantique Nord (OTAN) couvre désormais le Caucase et l'Asie centrale. Et « Justice sans limites » fut le nom initial donné par Washington au premier acte de sa « guerre contre le terrorisme », qui finira par une déconfiture. Le « devoir d'ingérence » est devenu l'eau de rose dont se parfume un empire d'Occident vieillissant. Il ne s'estime plus tenu de déclarer la guerre pour la faire et se moque du droit des gens en tant que de besoin, puisque son droit à lui vaut pour tous, la loi internationale ne valant pas pour lui.

Régis Debray, *Éloge des frontières*, Paris, Gallimard, 2010.

⁶ *Oumma* : terme désignant l'universelle communauté des croyants dans la religion musulmane.

⁷ Ovide, *Fastes*, II, 683-684. (Note de l'auteur)